L'ÉTOILE ABSINTHE

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY

Octave Mirbeau

«Celui qui supplicie»

B.M. LAVAL ADULTE
2118139

49e et 50e TOURNÉES

69967

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY
Siège social
rue du Château
81140 PENNE DU TARN

L'Étoile-Absinthe

N° 49-50

Ouvrage publié avec le concours du Centre National des Lettres

1991

La correspondance concernant la revue peut parvenir à :
M. Michel DÉCAUDIN
60, rue de Fécamp
75012 Paris

Copyright 1991, Société des Amis d'Alfred Jarry.

SOMMAIRE

Octave Mirbeau et Alfred Jarry ou l'amitié sans pareille d'un «Don Juan de l'idéal» et d'un pataphysicien crotté
par Pierre Michel 4

Lettres d'Octave Mirbeau à Alfred Jarry 16

Octave Mirbeau, biographie
par Jean-Luc Planchais 21

Octave Mirbeau, *Lettres à Alfred Bansard des Bois*
par Jean-Luc Planchais 24

Docteur Faustroll et Diogenes Teufelsdroeckh
par Riewert Ehrich 26

La «partie subconsciente et créatrice» chez Jarry et Chabaneix
par Riewert Ehrich 30

L'essentiel de ce numéro de *L'Étoile-Absinthe* est constitué d'un dossier autour des rapports de Jarry avec Octave Mirbeau. Il est dû à Pierre Michel dont les nombreux travaux ont, depuis quelques années, renouvelé notre connaissance de l'auteur du *Journal d'une femme de chambre,* en particulier grâce à une monumentale biographie — écrite avec la collaboration de Jean-François Nivet — publiée l'an passé. Nous le remerçions d'avoir bien voulu nous confier cet ensemble.

Deux études de Riewert Ehrich, sur Jarry et Chabaneix et sur une source possible du *Faustroll,* complètent ce numéro.

Octave Mirbeau et Alfred Jarry
ou
l'amitié sans pareille d'un «Don Juan de l'idéal» et d'un pataphysicien crotté

Deux auteurs méconnus

Trois générations après leur mort, à dix ans d'intervalle, Octave Mirbeau et Alfred Jarry sont, diversement et paradoxalement, aussi méconnus l'un que l'autre.

Pendant ses trente années de combats politiques et esthétiques, Mirbeau a été un journaliste puissant et respecté. Craint et détesté de toutes les fausses gloires qu'il déboulonnait allégrement, il était admiré et adulé par tous les grands créateurs — Monet, Rodin, Pissarro, Maillol, Camille Claudel etc. — qu'il célébrait et imposait à un public réticent ou hostile. Ses chroniques s'arrachaient à prix d'or; chacune de ses œuvres constituait un événement; chacune de ses interventions suscitait des remous; bref, le scandale était son lot. Aussi la ferveur et la reconnaissance des uns, la rage impuissante des autres, faisaient-elles de lui une des personnalités les plus en vue de ce qu'il est convenu d'appeler «la Belle Époque». Mais, au lendemain de sa mort, pendant plus d'un demi-siècle, il a été condamné à un injuste purgatoire, d'où il commence seulement à émerger : les chercheurs l'ont ignoré; les commentateurs se sont souvent contentés de répandre sur son compte légendes et ragots promus au rang de vérités d'Évangile; quant aux éditeurs, ils ne connaissent de lui que les œuvres les plus rentables, dont l'ambigu succès populaire repose souvent sur de grossiers contre-sens. Peu d'auteurs auront été aussi fréquemment insultés de leur vivant, ignorés ou trahis après leur mort.

Alfred Jarry, lui, n'a connu ni le succès, ni la richesse, ni le pouvoir. Il est resté confiné toute sa vie durant parmi les marginaux du monde des lettres, ne jouissant que d'un nombre dérisoire de lecteurs, les *happy few* assez motivés (et assez fortunés) pour se payer des ouvrages en souscription au tirage confiden-

tiel. Par contre, son destin posthume — sans qu'il ait eu besoin de «connaître de purgatoire[1]» — est exceptionnel : toute une descendance se réclame de lui (abusivement, parfois), une myriade de chercheurs passionnés s'est employée à publier le moindre de ses écrits, à éclairer le moindre recoin de sa courte vie terrestre, et le moindre de ses autographes atteint, sur le marché des snobismes littéraires, des prix faramineux. Pourtant, écrit Michel Arrivé, «tout se passe comme si le texte de Jarry était systématiquement occulté[2]»; et comme si le succès de scandale de la geste ubuesque continuait à faire de l'ombre au reste de sa création.

Une amitié paradoxale

Ces deux grands écrivains, aux destins si contrastés et à l'image pareillement brouillée, voire mutilée, étaient des amis fidèles et fervents qui se vouaient l'un à l'autre une admiration maintes fois attestée. Pour qui ne les connaît que superficiellement — autant dire quasiment tout le monde — ces relations de confiance et d'estime ne peuvent manquer de surprendre, tant leur univers semble différent, tant leur approche de l'écriture les situe à des pôles opposés, tant leurs rapports avec leur temps paraissent de nature à établir entre eux une infinie distance.

D'abord, Mirbeau appartient indiscutablement au courant réaliste, contrairement à Jarry, qui a toujours tourné délibérément le dos au réel, jusqu'à être revendiqué, plus tard, par les Surréalistes.

Ensuite, le chroniqueur attitré du *Journal* était considéré par beaucoup comme un maître, voire comme un père omnipotent, quoique bienveillant, vers qui les débutants et les talents neufs, en quête de consécration, se tournaient volontiers : l'auteur d'*Ubu*, pour sa part, poussé par des «impulsions d'enfant[3]», n'était guère connu que pour ses «gamineries».

Alors que le chantre de l'art indépendant, l'admirateur pas-

1. Hubert Juin, *Les Écrivains de l'avant-siècle*, Paris, Seghers, 1972.
2. Michel Arrivé, préface aux *Œuvres Complètes* de Jarry, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, p. XIII.
3. Alfred Vallette, préface à *Alfred Jarry, le surmâle de lettres*, de Rachilde, Grasset, 1928.

sionné de Monet et de Rodin, faisait de la Vie, rendue avec émotion et frémissement, le critère décisif de l'œuvre d'art, Alfred Jarry, selon son ami Vallette, «ignorait la vie comme personne[4]».

Et puis, si Mirbeau, disciple inconditionnel de Tolstoï et défenseur de Dreyfus, s'est engagé de toutes ses forces dans tous les combats de l'époque pour la défense de ses idéaux de justice et de vérité, l'auteur des *Spéculations* semblait au contraire mettre un point d'honneur à rester «en dehors».

Par ailleurs, pour l'écrivain polyvalent qu'était Mirbeau, les mots étaient avant tout une arme dans son entreprise de démystification; rien de tel chez Jarry, dont «l'obsession du signe» et les spéculations sémiologiques donnent bien souvent une impression de gratuité. Au reste, la limpidité et la clarté du style de l'un tranchent avec l'hermétisme de l'autre.

Enfin, Mirbeau n'a que mépris pour la littérature, impuissante à rendre la richesse inépuisable de la vie, et pour les «gendelettres», vaniteux et conformistes, et il fait de la sincérité et de la spontanéité une règle d'or; Jarry n'a-t-il pas au contraire, selon Apollinaire, «été homme de lettres comme on l'est rarement»? Il ne cesse de se contrefaire, il avance toujours masqué, et «ses moindres actions, ses gamineries, tout cela, c'est de la littérature[5]».

Bref, tout eût dû les séparer. Pourtant, leur amitié ne s'est jamais démentie!

Pour élucider cette énigme, rappelons-nous d'abord ce que représente Mirbeau, lorsque Jarry entame sa carrière littéraire, aux yeux des jeunes littérateurs à la recherche d'une place dans un journal ou du coup de pouce (ou son de trompe) susceptible de leur ouvrir le chemin de la notoriété. Il n'est pas seulement l'auteur admiré du *Calvaire* et de *Sébastien Roch* — où l'on trouve une évocation hallucinante des pèlerinages à Ste Anne d'Auray, qui marquera Jarry; il apparaît surtout comme le plus ouvert de leurs aînés et comme le mieux placé pour donner pignon sur rue aux nouvelles tendances de la littérature. N'est-ce pas lui qui a lancé Maurice Maeterlinck par un article retentissant sur *La Princesse Maleine* en première page du *Figaro*, le

4. *Ibidem*.
5. *Les Marges*, 15 janvier 1922.

24 août 1890? N'a-t-il pas pris la défense des petites revues méprisées par Zola dans son interview par Jules Huret, au cours de sa célèbre *Enquête sur l'évolution littéraire*, le 22 avril 1891? Ne s'est-il pas engagé, avec sa véhémence et son ironie vengeresse, aux côtés de Remy de Gourmont, chassé comme un malpropre de la Bibliothèque nationale, pour avoir ridiculisé ceux qui font joujou avec le patriotisme[6]? N'a-t-il pas soutenu Marcel Schwob, évoqué chaleureusement Paul Claudel, chanté avec émotion les admirables vers de Rodenbach? N'a-t-il pas enfin offert au jeune et bouillant Camille Mauclair l'occasion inespérée d'exposer aux lecteurs de *L'Écho de Paris*, sous la signature prestigieuse de son aîné, les objectifs et les principes de la dramaturgie symboliste, à l'occasion de la première de *Pelléas et Mélisande*[7]?

On conçoit aisément que, devant ce justicier des lettres et des arts, ce «Don Juan de tout l'idéal[8]», l'écrivain débutant ait d'emblée manifesté son estime et sa reconnaissance en lui adressant, dédicacés, tous ses ouvrages dès leur parution.

«Octave Mirbeau, grand protecteur d'Alfred Jarry»

Quant aux contacts directs, on peut supposer qu'ils se sont établis rapidement. Bien qu'il habite la campagne (à Carrières-sous-Poissy, depuis février 1893), Mirbeau vient souvent à Paris; là, comme son jeune confrère, il fréquente les mardis de Mallarmé, pour qui il professe un culte, et hante les bureaux de deux de ces revues auxquelles Jarry collabore : *La Revue Blanche* des frères Natanson, et le *Mercure de France* de Vallette et Rachilde, dont ils sont actionnaires l'un et l'autre depuis avril 1894. Il serait donc bien surprenant qu'ils ne s'y fussent point rencontrés dès 1894 ou 1895.

C'est sans doute à la fin de février 1895 que Mirbeau découvre la production de son jeune admirateur, lorsque Remy de Gour-

6. Cf. la correspondance de Gourmont avec Mirbeau, conservée à la bibliothèque municipale de Caen. Quatre lettres ont été publiées en 1984 par Dominique Sineux au *Brise-Lunettes*, Rennes.

7. L'article, écrit par Camille Mauclair, mais signé Octave Mirbeau, est paru dans *L'Écho de Paris* le 9 mai 1893.

8. L'expression est de Rodenbach, dans *L'Élite* (1898).

mont lui adresse — tardivement — un exemplaire des deux premiers numéros de *L'Ymagier*, revue éphémère (sept numéros en tout), richement illustrée (deux cents gravures par an étaient prévues) qu'il a lancée avec Jarry en octobre 1894, sans autres ressources que soixante-dix à quatre-vingt souscripteurs, comme il le précise trois mois plus tard, en lui adressant le troisième numéro : « Je crois que cela vous amusera, car c'est singulier et absurde[9] ». Nous ne connaissons pas la réponse de Mirbeau, mais nous sommes en droit de supposer qu'il a apprécié l'hommage à son juste prix, tant il était attentif aux efforts de tous ceux qui visaient sincèrement une expression originale.

En juin 1896, Alfred Jarry est engagé au théâtre de l'Œuvre comme secrétaire de Lugné-Poe. Or ce dernier s'interroge sur les possibilités de monter *Peer Gynt*. En quête d'un avis autorisé, il en a confié le manuscrit à Octave Mirbeau, qui n'est pas très favorable : il craint en effet que la représentation n'exige des moyens scéniques trop complexes ou trop coûteux, excédant les capacités du jeune théâtre. Naturellement, Lugné-Poe ne tiendra aucun compte de ce prudent avis, et il aura bien raison, comme Mirbeau le reconnaîtra volontiers au lendemain de la première, en évoquant « la représentation si glorieuse de *Peer Gynt* » et en rendant hommage à « l'enthousiasme » et au « désintéressement » de Lugné-Poe, « qui, sans argent, sans décors, sans troupes, sauve de loin en loin l'ignominie du théâtre contemporain[10] ». Mais en attendant, il faut récupérer le manuscrit. Jarry, sous prétexte d'une promenade à bicyclette du côté de Carrières-sous-Poissy, est chargé de cette délicate mission[11]... Mais c'est en pure perte qu'il se dérange le 22 août. Mirbeau et sa femme viennent en effet de rejoindre, pour une douzaine de jours, les Rodenbach à Bruges, Ostende et Knokke-le-Zoute, la région même où Jarry, cet été-là, rendra visite à Gustave Kahn.

Deux ans plus tard, si l'on en croit la légende, ils se seraient retrouvés à l'occasion de la plus triste des circonstances : les obsèques de leur ami commun, Stéphane Mallarmé. Dans la foule

9. Lettre de Gourmont à Mirbeau du 28 mai 1895 (*loc. cit.*).
10. « Les Pintades », *Le Journal*, 15 novembre 1896.
11. Cf. les lettres de Jarry à Lugné-Poe des 17 et 21 août 1896 (la Pléiade, tome I, p. 1051-2).

des amis en deuil, Jarry tranche singulièrement : venu en savates, il a emprunté une paire de souliers jaune canard et porte un pantalon tout crotté. D'après Noël Arnaud, Mirbeau lui en aurait fait la discrète remarque. Oh ! se serait défendu Jarry, « nous en avons un plus sale[12] ». L'anecdote est plus que suspecte : il ne semble pas, en effet, que Mirbeau, malade, ait pu se déplacer à Valvins ; et elle a sans doute été forgée à partir d'une anecdote comparable rapportée par Misia Natanson à l'occasion du séjour de Jarry chez Mirbeau en août 1901. Mais elle a du moins le mérite d'exprimer et la paternelle tendresse du romancier, et l'indifférence (affectée ?) de Jarry pour les choses de ce monde et pour les règles du savoir-vivre (ou du savoir-mourir).

Trois ans plus tard, alors qu'il séjourne dans la région de Valvins, à Veneux-Nadon, Mirbeau apprend que son jeune ami habite dans le voisinage, au Plessis-Chenet. Aussitôt, il l'invite à villégiaturer quelques jours chez lui avec « le compagnon Quillard », histoire de faire « des massacres patriotiques » de brèmes et de barbillons[13]. C'est à cette occasion qu'ont été écrites les quatre lettres publiées ci-contre. Dès son arrivée, le lundi 26 août 1901, Jarry invite Félix Fénéon, le secrétaire de rédaction de *La Revue Blanche*, célèbre critique d'art et anarchiste bon teint, dont notre fougueux don Quichotte eut naguère à prendre la défense, à venir le rejoindre « dans l'admirable séjour de Mirbeau ». Conformément aux mirbelliennes et alléchantes promesses, Jarry, grand pêcheur par devant l'Éternel, ne manque pas d'ébahir les populations indigènes par un exploit digne d'être immortalisé en vers et en prose pour l'édification des générations futures : en un rien de temps, il tire de l'eau un superbe barbillon : « Depuis, déclarait Mirbeau, on n'a jamais repris de barbillon à cette place, et Dieu sait si on a essayé tous les engins. » Quant à Jarry, il conclut modestement : « Et peut-être que nous-même n'en aurions plus trouvé...[14] ».

Quelques jours auparavant, Jarry a écrit pour *La Revue Blanche*, qui le publie le 1er septembre, un compte rendu des *Vingt-et-*

12. Noël Arnaud, *Alfred Jarry*, 1974.
13. Lettres à Jarry des 6 et 15 août 1901.
14. Noël Arnaud, *op. cit.*, p. 432.

un jours d'un neurasthénique, assemblage artificiel de chroniques écrites à diverses époques, en particulier au cours d'une cure à Luchon en août 1897, et où notre incorrigible don Quichotte évoque au vitriol un monde livré aux maniaques et aux forbans de tous poils. Alfred Jarry y voit «de l'horreur, du courage, de la violence, de la tendresse, de la justice, fondus en beauté dans trois cents pages». La ville d'eaux du neurasthénique lui apparaît comme la cristallisation de «la société tout entière» et comme le perfectionnement de l'enfer de Dante. Et c'est avec «une joie vengeresse» qu'il assiste à «l'écrabouillement» de ces «fripouilles admirables à force d'ignominie[15]».

C'est à un nouvel écrabouillement qu'il applaudit, deux ans plus tard, lorsque, justice immanente, pour punir Isidore Lechat, le héros des *Affaires sont les affaires*, incarnation du «cupide moderne», destiné à rester, dans la mémoire des hommes, «aussi typique qu'Harpagon», le *Deus ex machina* — l'automobile, en l'occurrence; le destin aussi se perfectionne — précipite son fils Xavier, un misérable fêtard pourri par l'argent paternel, contre un arbre providentiel à la fantastique vitesse de 55 km à l'heure...[16]

Dans les années qui suivent, les intermittentes relations entre les deux amis prennent un tour unilatéral qui pourrait devenir déplaisant. Toujours désargenté et toujours plein de fabuleux projets, qui laissent sceptiques ses meilleurs amis, pour réamorcer «la pompe à phynances», Jarry attend fermement de son aîné le coup de pouce indispensable. Ainsi, en avril 1906, il compte sur lui pour souscrire au *Moutardier du pape* et s'occuper du lancement et de la diffusion de cette comédie-bouffe tirée sur papier de luxe. Un an plus tard, ses affaires sont loin d'être arrangées pour autant, et il en est réduit à mendier auprès de Thadée Natanson, ami et collaborateur de Mirbeau, un «mandat polonais»: les cent francs providentiels lui parviennent à Laval le 4 juillet 1907 au soir, et Mirbeau en «a fait les deux cinquièmes», comme Jarry l'écrit le lendemain à Alfred Vallette[17]. Mais

15. L'article est reproduit dans les O.C., Pléiade, t. 2, p. 624.
16. Article du 15 juin 1903. *Ibid.*, p. 425.
17. Pléiade, tome III, p. 678.

ce considérable effort financier est encore loin de suffire : début octobre, Thadée et Octave lui envoient de nouveau une forte somme qui lui permet de quitter Laval et de regagner Paris. Jarry compte également sur eux pour faire publier *La Dragonne* chez Fasquelle, l'éditeur de Mirbeau[18].

Trop tard ! Il est gravement malade, l'alcool et la sous-alimentation n'arrangent pas les choses. Alfred Jarry ne se relèvera plus, même si, le 26 octobre, il a encore la force de mendier de nouveau un louis : « Octave Mirbeau, qui a été si complaisant, consentirait peut-être à ce dernier service[19] ». Cinq jours plus tard, le « complaisant » mécène lui rend une dernière visite à l'hôpital de la Charité, où Jarry a été transporté sur les instances de Vallette et de Rachilde, qui savent bien qu'il n'en « sortira pas vivant »[20]. De fait, il meurt le lendemain, d'une méningite tuberculeuse. Le 3 novembre, Mirbeau l'accompagne à sa dernière demeure. Avec Alfred Vallette, l'exécuteur testamentaire, Claude Terrasse et Thadée Natanson, il lance une souscription pour que le créateur d'Ubu ait une sépulture décente. Sept cent quinze francs seront réunis, mais ne suffiront pas, quelques années plus tard, à renouveler la concession[21].

Un mois auparavant, Mirbeau a remis à son éditeur Fasquelle le manuscrit d'un nouvel ouvrage, *La 628-E-8*, le premier « roman » automobile, qui doit sortir le 8 novembre. Dans le chapitre consacré au *Kaiser* Guillaume II, baptisé très jarryquement « le surempereur », il s'écrie, au beau milieu d'une conversation avec son ami allemand, le député von Bunsen : « Ubu ! C'est Ubu ! » Et son interlocuteur d'approuver : « Mais oui, mon cher, c'est Ubu... Ubu est d'ailleurs l'image la plus parfaite qu'on nous ait encore donnée des Empereurs, des Rois, et, disons-le, de tous ceux qui, à un titre quelconque, se mêlent de gouverner les hommes... » Et de proposer de boire à « la santé de Monsieur Alfred Jarry[22] ». De fait, l'image du monarque donnée par Ubu est bien conforme à

18. *Ibid.*, p. 686-688.
19. *Ibid.*, p. 695.
20. *Ibid.*, p. 1012.
21. Cf. Henri Bordillon, *Gestes et opinions d'Alfred Jarry écrivain*, éd. Siloë, Laval, 1986, p. 198.
22. *La 628-E-8*, U.G.E., 10/18, p. 350.

celle que dessinait, dès sa jeunesse, Octave Mirbeau, qui se proclamait déjà «fils de la Révolution». C'est ainsi qu'en décembre 1867, il écrivait à son ami Alfred Bansard des Bois : «Un monarque ! Sais-tu bien ce que c'est qu'un monarque !! C'est le vampire insatiable qui ronge le cadavre de la liberté. Cherche les mots les plus odieux, réunis-les tous dans un même groupe, et tu auras un monarque, qui s'appellera Empereur, roi ou pape...[23]» Tout comme Jarry, Mirbeau est resté fidèle à son enfance.

Le goût de la démystification

Ce jugement tiré de *La 628-E-8* permet de mieux comprendre pourquoi Mirbeau aimait Jarry. De toute évidence, ce qu'il appréciait dans sa production, c'étaient moins *Les Minutes de sable mémorial*, *César Antéchrist* ou *Messaline*, que la geste ubuesque et les chroniques irrévérencieuses publiées dans *La Revue Blanche* ou *Le Canard Sauvage* (auquel il collabore également), et qui seront recueillies dans *La Chandelle verte.* Il est probable qu'il voit d'abord en Jarry un démystificateur de la plus belle eau, qui peut aussi, à l'occasion, s'amuser à mystifier les imbéciles, à coup de références érudites, d'étymologies fantaisistes, de jeux sur les mots et de fausses naïvetés.

En réalité, Mirbeau et Jarry présentent bien des points communs. Tous deux s'emploient à jeter sur toutes choses un regard neuf qui les décape, qui les révèle telles qu'elles sont, et non telles qu'on a été conditionné à les voir par d'habiles manipulations des esprits qu'ils stigmatisent l'un et l'autre (ainsi, Mirbeau qualifie les prêtres de «pétrisseurs d'âmes» : tout un programme !).

Pour ce faire, ils recherchent l'exception au-delà de la règle, remettant du même coup en question les présupposés mêmes du scientisme; ils ne se contentent pas des apparences, mais cherchent aussi au-delà, dans le domaine de l'imaginaire, ce qui pourrait servir de révélateur; ils affectionnent les jeux de mots, dont parfois les fulgurances ouvrent des horizons imprévus; ils ont une prédilection pour la caricature et l'exagération, qui rendent impossible le camouflage des laideurs morales; ils recourent sou-

23. *Lettres à Alfred Bansard des Bois*, éd. du Limon, 1989, p. 104.

vent à l'humour noir, qui choque l'intelligence du lecteur et l'oblige à percevoir les êtres et les choses dans leur hideuse nudité; ils ne voient dans le «bon goût», la décence ou la prétendue «objectivité» que des formes d'hypocrisie visant à mutiler la perception du réel; et ils vouent la même admiration à tous les créateurs (cf. la liste de *Faustroll*) qui ouvrent tout grand la porte sur l'imaginaire. Bref, ils ont le même génie de la provocation et de la dérision.

Leur effort privilégié de démystification féroce et jubilatoire porte sur les deux institutions les plus oppressives et les plus canularesques qui soient — pour qui sait les regarder sans les verres déformants de l'aliénation : l'Église et l'Armée, qui empoisonnent et emprisonnent les corps et les âmes.

Ainsi, quand Jarry écrit, le 9 mai 1903, que la prétendue «liberté religieuse» consiste en réalité à «imposer aux petits enfants, quand ils n'ont point encore l'âge de raison, ses idées religieuses», et qu'il évoque tout de suite après la fabrication de monstres par les Chinois, il retrouve et l'idée, et l'image, développées un an plus tôt par Mirbeau dans une réponse à une enquête de *La Revue Blanche* (1er juin 1902)[24]. Et lorsqu'il ridiculise les «merdecins mirlitaires» — en particulier dans *Les Jours et les Nuits* — il exprime le même dégoût viscéral que l'auteur du *Calvaire* pour ces charlatans sadiques qui ne traitent les hommes que comme du bétail.

Sur ce terrain, la liste des chroniques jarryennes dont l'inspiration est bien proche de celle de Mirbeau serait trop longue, de *Paris colonie nègre* à *Protégeons l'armée*, en passant par *Cent mille personnes séquestrées*, *Les piétons écraseurs*, *L'essai de définition du courage* ou *Les Sacrifices humains du 14 juillet...*

En s'attaquant de la sorte aux institutions les plus compressives et les plus rétrogrades, ils apparaissent tous deux comme des «chercheurs d'absolu[25]», qui ont su préserver en eux l'esprit et les valeurs de l'enfance, et jettent sur un monde livré à la férocité des désirs adultes et à l'absurdité de l'organisation sociale,

24. Texte reproduit dans *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrétien, 1990, p. 165.
25. Cf. note 3.

un regard étonné qui tend à nous «défamiliariser» et nous incite à notre tour à refuser un univers aussi déshumanisé.

Autre point commun : leur déchirement constant entre l'idéalisme et la lucidité, entre l'empreinte de l'esprit romantique et les exigences d'un esprit marqué tout à la fois par les exigences du scientisme et le pessimisme schopenhauerien, entre le dégoût de tout et le parti-pris de rire de tout, quitte à ce que ce rire sonne parfois d'une façon bien sinistre.

Tous deux enfin, du *Jardin des Supplices* à *Messaline*, sont d'une misogynie à toute épreuve et ne cessent d'associer l'acte d'amour et le meurtre, l'extase et la torture, le renouvellement de la vie et la décomposition de la mort. Cas intéressants pour Freud et Bataille...

Une leçon de modestie

On conçoit qu'Octave Mirbeau ait pu voir en son cadet un esprit fraternel. Mais curieusement, en dépit — ou à cause ? — de ses succès de journaliste et de romancier, il plaçait Alfred Jarry bien au-dessus de lui, et le croyait destiné à une gloire posthume bien plus durable que la sienne. Quand le docteur Saltas vient solliciter de l'auteur du *Journal d'une femme de chambre*, «grand protecteur de Jarry», une préface pour *La Papesse Jeanne*, de Rhoïdès, qu'il a traduite avec son ami Jarry deux ans plus tôt, il s'entend répondre : «Notre ami Jarry n'est pas la couturière (allusion à Marguerite Audoux, l'auteur de *Marie-Claire*, publié grâce à Mirbeau) et n'a pas besoin de Mirbeau pour le lancer. C'est le plus solide et le plus original des écrivains (...) Dans quelques années, on oubliera Mirbeau, tandis qu'on parlera souvent et toujours de notre ami Jarry[26]». En réalité, le propos n'a pu être tenu en 1908 (à cette date, Mirbeau n'a pas encore entendu parler de la «couturière»). Mais, trente-cinq ans après les faits, Saltas est bien excusable d'avoir confondu les dates. Et surtout il a certainement respecté l'esprit de Mirbeau, toujours prêt à se déprécier pour mieux encenser les autres.

Remarquable leçon de modestie et de clairvoyance, en vérité.

26. Préface de *La Dragonne*, Gallimard, 1943, p. 12.

Comme ses «dieux», Monet et Rodin, il a toujours souffert de l'impuissance de tout créateur à rendre «cette écrasante beauté de la vie»; comme eux, il s'est toujours fixé des objectifs si élevés qu'ils sont hors de portée des humains, et que l'œuvre réalisée semble bien décevante en comparaison de l'œuvre rêvée.

À cette angoisse métaphysique qui saisit tout créateur un tant soit peu lucide, s'ajoute, chez Mirbeau, la conscience douloureuse des limites propres au métier d'écrivain. Alors que le travail du peintre et du sculpteur est anobli par la confrontation permanente avec la matière inerte d'où ils s'efforcent de faire jaillir, miraculeusement, la vie, l'écrivain ne se bat qu'avec de pauvres mots, artificiels et faux le plus souvent, et toujours insuffisants.

Surtout, Mirbeau souffrait d'avoir dû, pendant des années, prostituer sa plume pour assurer son pain quotidien, et d'avoir, par la suite, continué à chroniquer sur un rythme d'enfer, pour le compte d'une presse pourrie, intermédiaire malheureusement incontournable entre les créateurs et le grand public. Il sentait avec peine qu'à ce régime forcené il avait acquis de ces automatismes dont il aurait justement voulu se libérer, afin de retrouver cette pureté du regard, si soigneusement préservée par ses amis Monet et Pissarro.

Pur de toutes ces compromissions, Alfred Jarry, lui, avait réussi à échapper à cet enfer. Mais à quel prix!

Pierre Michel[27]

27. C'est Jean-François Nivet qui a eu l'idée du sous-titre.

Lettres d'Octave Mirbeau à Alfred Jarry

À Alfred Jarry[1]

6 août 1901, Veneux par Moret
S & M

Exquis (Jarry)[2]

On me dit que nous sommes presque voisins[3], mais personne n'a pu me donner votre adresse exacte. Je sais seulement que c'est près de Corbeil. *La Revue Blanche* que vous illustrez de si admirables choses[4] vous fera parvenir ma lettre.

Tout ceci pour vous dire que j'habite à Veneux-Nadon, près de Moret, au bord de la Seine, dans un endroit vénérable et délicieux, que j'ai un bateau et autour du bateau des bancs de barbillons et de brèmes[5], et que je vous aime bien... et que je voudrais bien que vous vinssiez quelques jours chez moi avec le compagnon Quillard[6].

Voulez-vous? Vous me rendriez très heureux. Quand cela vous plairait-il? Pourriez-vous correspondre à ce sujet avec Quillard à qui j'écris également, mais faites que ce soit bientôt et longtemps.

Je pars demain pour des endroits absurdes[7], mais je serai rentré ici dimanche soir[8].

À vous, mon cher Jarry, de tout mon cœur.

Octave Mirbeau

Copie non autographe, collection Pierre Michel.

1. Les relations avec Jarry ne sont pas nouvelles. Ils se sont rencontrés à la *Revue Blanche*, au moment de la représentation d'*Ubu Roi*, et au cours du projet de représentation de *Peer Gynt*. Jarry a dédicacé tous ses ouvrages à Mirbeau. *César antéchrist* (1895), *Les Minutes de sable mémorial* (1896), *Ubu Roi* (1896), *Les Jours et les Nuits* (1899), *Almanach Illustré du père Ubu* (1er janvier 1901), *Ubu enchaîné* (1900) et *Messaline* (1901) (catalogue de la bibliothèque de Mirbeau, 1919).

2. Le nom est gratté : Octave Mirbeau a sans doute écrit Jarry comme dans les autres lettres — à moins de supposer qu'il l'ait, d'entrée de jeu, qualifié de « père Ubu », ce qui est peu probable.
3. Jarry avait l'habitude de passer plusieurs jours par semaine au Plessis-Chenet, près de Corbeil, dans une sorte de remise en bois. Plus tard il s'est fait construire une baraque qu'il a baptisée le Tripode parce qu'elle avait... quatre pieds.
4. *La Revue Blanche* a publié beaucoup de textes de Jarry : le 1er mai 1896, *Le Vieux de la Montagne;* le 15 octobre 1896, *L'Autre Alceste;* le 1er décembre 1896, *Les Paralipomènes d'Ubu;* le 15 janvier 1901, *Spéculation;* et surtout, du 1er juillet au 15 septembre 1900, *Messaline.* En 1902, les Éditions de *La Revue Blanche* publieront également *Le Surmâle.*
5. Jarry avait une passion pour la pêche à la ligne. Il se trouve que, dès son arrivée à Veneux-Nadon, il attrapera un superbe barbillon, exploit jamais vu qui laissera Octave Mirbeau pantois. « Depuis, déclarait Mirbeau, on n'a jamais repris de barbillon à cette place, et Dieu sait si on a essayé de tous les engins. » Et Jarry de conclure alors en toute modestie : « et peut-être que nous-même n'en aurions plus trouvé » (anecdote rapportée par Noël Arnaud dans *Alfred Jarry,* 1974, p. 431-2).
6. Pierre Quillard publiera le 1er juin 1902 à *La Revue Blanche* (n° 216) un article intitulé *De l'imagination et de l'expression chez M. Alfred Jarry.*
7. Pour Houlgate, où l'éditeur Fasquelle a une maison.
8. Soit le 11 août.

À Alfred Jarry

15 août (1901)

(*Jolie lettre d'invitation* :) « ... Prenez toutes vos dispositions pour rester quelques bons et longs jours. Apportez tous vos engins contre les barbillons et les brèmes, » *dont il souhaite faire* « des massacres patriotiques »[1].

Catalogue Cornuau, n° 185, novembre 1931, p. 66; catalogue de la vente du 29 juin 1965, à l'Hôtel Drouot, n° 37.

1. Nous ne connaissons pas la réponse de Jarry à la lettre du 6 août.

À Alfred Jarry

Veneux-Nadon, par Moret
S & M
20 août 1901

Cher Jarry,

Le compagnon Quillard arrive ici, le 27 de ce mois, à dix heures du matin. Puisque vous êtes libre à partir du 20[1], il serait séant et gentil que vous vinssiez attendre sa venue ici, et reconnaître, avant lui, les bases poissonneuses de la Seine et du Loing. Pouvez-vous? Ce serait tout à fait admirable. Et moi je serais très content. Ce nous offrirait aussi l'occasion d'aller, en cortège, recevoir notre cher compagnon, à la gare, et si fastueusement que les gens de Veneux, des Sablons, de Moret et St Maumes s'imagineraient que c'est le tzar[2]! Un mot bien vite me disant que vous arrivez, et l'heure, afin que j'aille vous cueillir à la gare.

J'ai pris, ce matin, un brochet de neuf livres... avec six francs, il est vrai.

À vous, de tout mon cœur.

Octave Mirbeau

Ex-collection Sickles. Extraits dans le catalogue Graux, 20-21 mars 1957, p. 117.

1. Nous ne connaissons pas la lettre de Jarry à laquelle répond ici Mirbeau.
2. Comment ne pas penser aux *Copains* de Jules Romains? Le tsar est attendu en France quelques jours plus tard.

À Alfred Jarry

Veneux-Nadon
(vers le 22 ou 24 août 1901)

Cher Jarry,

Donc, lundi[1], 11 heures, je vous attends, le pied ferme et le cœur en joie.

Vous demanderez la maison Orsier. C'est là que j'habite, en face d'un général, qui répond au nom de Lerval[2], et qui est bien l'homme le plus laid, et la plus sale canaille que je connaisse.

Il serait peut-être urgent que nous lui fassions quelques farces. Interrogez le père Ubu, et qu'il vous inspire!

À lundi donc, mon cher Jarry[3].

Octave Mirbeau

Ex-collection Sickles.

1. Soit le 26 août, Nous ne connaissons pas davantage la lettre dans laquelle Jarry annonce son arrivée.
2. Le service historique des armées ne possède aucun renseignement sur ce prétendu général Lerval. Mirbeau aurait-il affabulé?
3. Les relations épistolaires entre Mirbeau et Jarry semblent s'être arrêtées là, mais pas leur amitié. Mirbeau soutiendra en effet son jeune ami en lui envoyant de l'argent à plusieurs reprises.

Jean-François Nivet & Pierre Michel, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, biographie, Librairie Séguier, 1024 p., novembre 1990.

La parution de cette biographie de près de mille pages, où chaque source se voit — enfin — minutieusement vérifiée, parachève les travaux de deux chercheurs convaincus par le talent et la personnalité fascinante d'Octave Mirbeau.

La mise à jour d'un gisement précieux, la correspondance complète (deux mille cinq cents lettres) et l'intégralité des articles de presse (plus de mille quatre cents), leur a permis de bouleverser la vision figée que le lecteur pouvait avoir de cet écrivain.

On retiendra d'abord une impitoyable dénonciation de l'univers carcéral des *éducastrateurs* vannetais (dixit Mirbeau), la répulsion de nos auteurs se rangeant derrière la description fantastique qu'en fait l'écrivain dans *Sébastien Roch*. Déformant la réalité pour qu'elle porte davantage (technique mirbellienne par excellence), il imagine le viol d'un enfant par un Jésuite. Intrigués par son renvoi du collège en 1863, Michel et Nivet remarquent un mutisme obstiné des bons pères à ne pas dévoiler pendant les cent ans qui vont suivre les archives relatives à Mirbeau (ce qui ne fut pas le cas pour Villiers). Officiellement, elles ne parlent que de ses mauvais résultats scolaires, mais pour eux, le doute persiste. On hésitera tout de même à les suivre dans cette direction. Le mutisme naîtrait plutôt de la honte d'avoir eu comme élève un futur anarchiste. Et c'est oublier un peu vite le Mirbeau docteur *es* mystification. *Rien n'est exact, mais tout est juste.*

Le second volet de l'ouvrage entérine le nouveau regard que jette un nombre croissant de lecteurs sur l'engagement à droite de Mirbeau au début de sa carrière journalistique. En prostituant sa plume à des fins alimentaires pendant une douzaine d'années, il ne pouvait échapper logiquement à la toute puissante spirale des compromissions. Ainsi, le lecteur s'étonnera peut-être de le voir promu au rang de grand reporter et devenir en quelque sorte le Léon Zitrone du *Gaulois* (compte rendu du mariage d'Alphonse XII en 1879...).

Cependant, on regrettera la faiblesse avec laquelle nos deux

mirbeauphiles envisagent les propos antisémites du rédacteur en chef des *Grimaces*. La *griffe des commanditaires occultes* ne résorbe pas tout et demeure une bien faible explication face aux diatribes venimeuses de Mirbeau, même si celui-ci semble bien souvent substituer la rhétorique à la conviction.

On les remerciera, par contre, de mettre un point final à quelques ragots en partie colportés par Mirbeau lui-même. Ainsi, ses faux exploits de matelot pêchant la sardine au large d'Audierne alors qu'il ne supportait pas le roulis comme l'indique une lettre à Hervieu...

Le milieu de l'ouvrage permet de cerner la rapide évolution de l'écrivain aux environs de 1885. La lecture des théoriciens libertaires et surtout la découverte de Tolstoï (qui restera son auteur préféré) le font brusquement passer de la révolte à l'anarchisme.

Libéré des obligations du pisse-copie de service et de la vacuité du discours journalistique de commande, il peut maintenant envisager l'écriture comme un haut fait d'armes et commencer sa vaste entreprise de démolition tant sur le plan critique que littéraire.

Nivet et Michel pénètrent habilement la technique de Mirbeau qui, tout en repoussant le schématisme pseudo-scientifique du naturalisme, préserve une touche réaliste mâtinée de Barbey d'Aurevilly (dont on ne parle malheureusement jamais assez quant à son influence sur lui) et refuse toute concession à la psychologie dite analytique.

Ce faisant, ils arpentent avec brio le clair-obscur de ses relations avec Zola, l'arriviste redevenu compagnon de lutte en partie grâce aux tourments de l'Affaire.

La seconde moitié de cette biographie développe les grands combats d'un Mirbeau désormais à l'apogée de sa puissance critique et artistique. Toutefois, nos deux auteurs ne sont pas dupes de certains partis pris qui le font glisser dangereusement vers un manichéisme outrancier.

On redécouvre aussi l'audacieux précurseur dans sa volonté de créer un théâtre populaire qui utilise l'absurde et la distanciation sans pour autant verser dans l'identification didactique.

Mais surtout ils étudient l'évolution de Mirbeau dans sa fondamentale remise en cause de l'écriture romanesque, qui passe par

la déconstruction en refusant la linéarité afin de privilégier l'infinie multiplicité des narrations. «Ma seule ambition et tout mon art — disait-il — se résument à fixer cette vie éparse, fugace et merveilleuse, à la traduire dans sa mobilité et ses contradictions.»

On songe évidemment à Gide et à beaucoup d'autres, la contingence du récit reflète l'universelle contingence. Quant à l'acte gratuit de Lafcadio, comment ne pas le déceler dans le Frontispice du *Jardin* ou le vingt-sixième chapitre des *21 jours*. Une voie de plus suggérée par Mirbeau.

Enfin, la biographie s'achève sur l'affaire du faux testament patriotique orchestré par Alice Regnault, cette troublante moitié tout de même en partie responsable (n'en déplaise à l'hostilité que lui témoignent nos biographes) des plus belles pages de Mirbeau sur l'incommunicabilité entre les sexes.

Au sortir de la lecture, on retiendra également une formidable plongée dans l'univers littéraire de la fin du XIX^e^ siècle, doublée d'une parfaite connaissance de l'histoire.

Si les auteurs ont peut-être eu le tort de légitimer bon nombre de querelles et parfois même certaines erreurs de l'écrivain, on aura envie de relire *L'abbé Jules* avec désormais en tête l'image d'un Meursault faunesque grimaçant de douleur et de mépris devant la vanité de nos existences larvaires.

Jean-Luc Planchais

Octave Mirbeau, *Lettres à Alfred Bansard des Bois* (mars 1862-octobre 1874), présentées & annotées par Pierre Michel, Éditions du Limon, collection «Ego scriptor», 176 p., avril 1989.

À la lumière du gisement précieux et inattendu que constituent des lettres de jeunesse, Pierre Michel réussit à régler la polémique entraînée par le trop fameux revirement politique de Mirbeau.

Si la lecture des *Grimaces* (1883-1884) n'a rien de libertaire, c'est le moins que l'on puisse dire, les mirbeauphiles s'accordent généralement à considérer les années 1884-1885 comme l'entrée en contact avec les milieux anarchistes.

Sans aucune connaissance de la moindre lettre de jeunesse, les commentateurs jusqu'à Pierre Michel se sont perdus dans le dédale obscur des hypothèses gratuites. On fut même surpris de voir les préfaces de Hubert Juin se borner à perpétuer des idées reçues et gangrenées d'erreurs. Comment imaginer une illumination soudaine, créditer le passage en l'espace d'un ou deux ans de la réaction à l'anarchisme?

À 19 ans déjà, Mirbeau unissait sa double haine de l'aliénation religieuse et de l'oppression politique en pourfendant un prêtre de la région ornaise : «il leur a bien recommandé d'être bêtes, et de croire par exemple que l'empereur des Français a été élevé à cette dignité par la grâce de Dieu et la volonté nationale; et qu'un chou vert est absolument la même chose qu'une betterave. Légume va!» (1er juin 1867).

Au détour et avec vingt ans de différence, on envisage le futur auteur de *L'Abbé Jules* : «C'était dimanche la procession de la fête Dieu, Saturnales religieuses! Exhibitions de cheveux et de mollets! Oripeaux de mardi gras! etc., etc. Enfin, tout ce qui peut sortir de plus grotesquement bête de la cervelle d'un Arlequin de sacristie!» (3 juin 1869). Dans une autre lettre, il s'oppose vivement au projet de réorganisation militaire. Déjà le sabre n'engendre pour lui qu'un retour «à l'état sauvage» (20 février 1867).

Son entrée à *L'ordre* bonapartiste de Duguë de la Fauconnerie lui permit d'échapper à la famille, au notariat, à la mort... (en guise de signature, il écrit souvent «ton vieux cadavre»). Il s'est,

pour ainsi dire, vendu aux conservateurs, comme la plupart des journalistes de l'époque. Dès lors, s'explique l'acharnement progressif, qui culmine dans les articles insolents des *Grimaces*, à dénoncer la réalité de la presse bourgeoise.

En 1885, libéré de sa passion morbide pour Judith Gauthier (la Juliette du *Calvaire*), stabilisé affectivement auprès d'Alice Regnault, armé d'une plume très en vue, riche... enfin, et pouvant se permettre d'écrire ce qu'il veut; Mirbeau rejoignit son idéal de base : la Révolte.

Jean-Luc Planchais

Docteur Faustroll et Diogenes Teufelsdroeckh

Pour le genre du roman de la fin du 19e siècle, le titre en entier *Gestes et opinions du Docteur Faustroll, Pataphysicien* se présente tel un anachronisme. Il renvoie aux romans picaresques ainsi qu'à la prose du romantisme. Les allusions à *The Life and Opinions of Tristram Shandy Gentleman* de Sterne tout comme à *The Life and strange surprizing adventures of Robinson Crusoe, of York, mariner* de Defoe que fait Jarry par son titre ne tiennent pas du tout du hasard. C'est ce que Michel Arrivé, entre autres, a très bien démontré.

De plus, le roman de Jarry se rapproche également et par son titre et par son sujet du roman *Sartor Resartus. The Life and Opinions of Herr Teufelsdroeckh* (1838) de l'Anglais Thomas Carlyle. Jarry fit connaissance de ce « Victorian Faust »[1] — et très certainement aussi de son traducteur français Edmond Barthélemy — au *Mercure de France.* Le roman de Carlyle parut dans les fascicules 71 à 86 (décembre 1895 à février 1897) de la revue, en épisodes, puis en 1899 en un volume[2].

Une lecture comparative nous révèle maints parallèles; je n'en citerai ici que les plus évidents : le héros, le Docteur Diogenes Teufelsdroeckh (ce qui veut dire « crottes du diable »), a été conçu comme la caricature des philosophes idéalistes allemands, notamment Fichte et Schelling. Il est « Professor der Allerleywissenschaft », ce que Carlyle-même traduit en anglais par « Professor of Things in General », à l'université créée pour cette discipline dans la ville de « Weissnichtwo » (un « u-topos » au sens propre, car cela se traduit par « je ne sais où »), le domicile du « Juif errant ». Ce savant est constamment accompagné de son Famulus ridicule, le « Hofrath Heuschrecke » (le conseilleur aulique Sauterelle) dans lequel on reconnaîtra facilement Bosse-de-Nage : « Bien qu'il fût dûment, par titres et diplômes, Professor der

1. L. Metzger : « Sartor Resartus — a Victorian Faust ». In : *Comparative Literature,* 13 (1961), pp. 316-331.
2. Les citations renvoient à cette 2e édition.

Allerley-Wissenschaft, ou, comme nous dirions en anglais, «Professor of Things in General», il était à noter qu'il n'avait jamais fait de Cours; peut-être n'y avait-il jamais été invité par quelque demande ou appui publics.» (p. 30).

Que ceux qui se posent la question sur ce qu'est vraiment le doctorat de Faustroll[3] soient renvoyés à Carlyle qui, lui aussi, s'interroge sur son héros — confrère de Faustroll — sans toutefois apporter de réponse, par contre quelque ironie : «... Teufelsdroeckh, finissons-nous par découvrir, est devenu un homme d'Université; mais comment, quand, ou en quelle qualité, voilà ce qui nulle part ne permet la plus mince certitude. Peu de choses, en fait de confusion, de désordre capricieux, peuvent à présent surprendre nos lecteurs : pas même le total manque de dates presque sans précédent dans un ouvrage biographique.» (p. 134 sq.).

Revenons à la «Science-des-Choses-en-général», le contraire exact serait une science du particulier; en effet, c'est ainsi que Jarry définit la science enseignée et pratiquée par Faustroll, c'est-à-dire «la pataphysique sera surtout la science du particulier, quoiqu'on dise qu'il n'y a de science que du général» (OC I, p. 668). Tout cela porte à croire que tout au moins l'idée littéraire de la «Philosophie des Habits» de Teufelsdroeckh, de la caricature donc de l'un de ces «êtres originaux et hypindéfinissables plus fréquents dans les Universités allemandes qu'ailleurs» (p. 30), ait pu particulièrement fasciner Jarry.

En considérant que l'auteur du «Faustroll» a donné la définition exacte de ce que lui-même entend par «pataphysique» seulement bien plus tard alors que ce mot existait depuis les origines d'Ubu et que des «Éléments de pataphysique» étaient annoncés depuis 1894, j'oserais prétendre qu'il y a un rapport direct entre sa lecture de Carlyle et le fait que Jarry ébauche, dans le deuxième livre de son roman, une définition.

Si l'on se souvient du «bougre» de professeur de physique qui servit de modèle à Ubu et de l'admiration que Jarry portait à l'auteur de *Scherz, Satire und Ironie,* l'influence de Carlyle avec

3. Cf. *Organographes du Cymbalum Pataphysicum,* n° 15/16 (18 janv. 1982), p. 10.

son protagoniste bien singulier semble être évidente, d'autant plus que Teufelsdroeckh habitait son «observatoire» dans la «Wahngasse», nom allemand figurant dans le texte original anglais. E. Barthélemy l'explique dans une annotation comme «rue de l'illusion». À mon avis le mot d'«hallucination» conviendrait mieux ici pour traduire «Wahn», donc littéralement «ruelle des hallucinations» — voir les êtres bizarres qui peuplent cette rue : «Ce sont des Apparitions : quoi d'autre? Ne sont-ce pas, en des Corps, des Âmes rendues visibles, qui ont pris une figure et qui la perdront de nouveau, en se dissolvant en air? Le solide Pavé qu'elles foulent n'est qu'une représentation des sens; elles marchent au sein du Néant, le temps vide est derrière elles et devant elles. Te figures-tu donc que ce Mannequin, là-bas, rouge et jaune, avec des éperons aux talons et des plumes au chapeau, ne date que d'Aujourd'hui, qu'il n'a pas d'Hier, pas de Lendemain; et qu'il ne remonte pas plutôt à un Ancêtre qui vivait au temps d'Hengist et Horsa envahirent ton Île (*sic*, R.E.)? Ami, tu vois ici une vivante chaîne de ce Tissu de l'Histoire, où s'entrelace toute Existence : regarde bien, ou cela t'échappera, invisible à jamais désormais.» (p. 34).

La similitude avec les maîtres chimériques des «Îles» dans «Faustroll» est ici plus que frappante. Lors des «courses errantes du Professeur» la vie entière pour lui est devenue «un noir labyrinthe» et son «extraordinaire pèlerinage à travers le monde» se présente pour le narrateur comme une «inexplicable fantasmagorie capricieuse» qui anticipe le périple de Faustroll avec son as : «...comme si notre Voyageur, au lieu de jambes et de grandes routes, avait eu pour se transporter, quelque tapis enchanté, ou le Chapeau de Fortunatus. Et tout cela, notifié emblématiquement, en d'obscures pièces justificatives de toute sorte (comme cette collection de noms de rues); avec seulement quelque détail direct de biographie parcimonieusement semé ça et là : faibles îlots de lumière dans ce monde de brouillard! De sorte qu'à partir de ce moment, le Professeur est plus que jamais une énigme. Nous pourrions, en langage imaginé, dire qu'il devient, non certes un esprit, mais spiritualisé, vaporisé.» (p. 185 sq.).

C'est une «inquiétude sans nom» qui le pousse à continuer son pèlerinage et un «désir intérieur» se forge des fantômes qu'il lui

faut «infructueusement poursuivre l'un après l'autre» (p. 187). Ce Teufelsdroeckh fait preuve du roman d'autres qualités encore qui font un véritable pataphysicien : Avec sa «passivité si soigneusement entretenue» tout en ayant simultanément une «activité presque surabondante, mais spirituelle, si hermétique, que nul ne peut prévoir ses explosions, ni même, quand elle a fait explosion, en déterminer le sens» (p. 127) il représente pour Carlyle un «Non-homme» («a No-man») auquel il adjuge des qualités de voyant dans le chapitre portant le titre paradoxal (ou pataphysique!) «Supernaturalisme naturel». Sa «Science des Habits» y devient «haute Science», Science unique et universelle — «l'essence de toute Science se trouve dans la «Philosophie-des-Habits». Y aurait-il un meilleur modèle littéraire pensable pour un Faustroll dont il est dit que de son savoir on aurait pu «reconstruire tout art et toute science, c'est-à-dire Tout» (OC I, p. 722)?

Riewert Ehrich

La «partie subconsciente et créatrice» chez Jarry et Chabaneix

La même année que *Les Jours et les Nuits* parut, chez J.-B. Baillière et fils, l'ouvrage du psychologue Paul Chabaneix intitulé *Physiologie cérébrale. Le Subconscient chez les Artistes, les Savants et les Écrivains.* Gaston Danville et Remy de Gourmont qui, on le sait, était alors très lié à Jarry, en rédigèrent des critiques opposées l'une à l'autre pour le *Mercure.*

Parce que l'on retrouve les noms de Rachilde, de de Gourmont ainsi que toute une série d'autres littéraires faisant partie des proches de Jarry dans cette étude largement conçue, on peut donc affirmer que ce dernier connait parfaitement ce travail de recherche lorsqu'il écrit son «roman d'un déserteur». L'introduction, rédigée par E. Régis, se lit telle une caractéristique de Sengle, un de ces «dormeurs éveillés» selon la formule tout à fait pataphysique du Dr. Régis pour certains «hommes de talent et de génie». Déjà les premières lignes de cette «Préface» évoquent le titre du roman de Jarry : «Il est des individus qui présentent à certains moments, soit **le jour***, soit **la nuit***, un état particulier, difficile à définir, tenant le milieu entre le sommeil et la veille, entre le conscient et l'inconscient : sorte de rêve somnambulique ou comme on dit, de subconscient.

Dans cet état, la cérébration automatique, s'exerçant en pleine liberté, peut engendrer, à côté des rêvasseries vagues et confuses, des conceptions suivies, des scènes vivantes et coordonnées, parfois même des productions achevées de l'esprit qui apparaissent le plus souvent à l'individu comme nées de sa volonté ou même **en dehors de lui*** [1]».

Une comparaison brève des deux textes s'impose lorsque l'on voit les correspondances frappantes entre les conceptions théoriques sur les forces créatrices de l'inconscient dans *Les Jours et les Nuits* et le rapport exprimé par Chabaneix entre la «cérébra-

* C'est nous qui soulignons (R.E.).

1. E. Régis in : P. Chabaneix : *Physiologie cérébrale. Le Subconscient chez les artistes, les savants et les écrivains.* Paris, 1897, p. 5.

tion automatique» du subconscient et la création de performances artistiques. Chabaneix, dont les résultats sont adoptés dans la *Traumdeutung* (1900/01) de Sigmund Freud[2] comme valeurs incontestables, essaie d'apporter la preuve que la création artistique ne serait possible sans la participation du subconscient (hallucination, rêve) et qu'elle naîtrait et trouverait son accomplissement chez les «hommes de talent et de génie» dans le sommeil suite à une stimulation de la pensée car «le cerveau comme une machine à qui on a donné une matière brute ou à demi travaillée, et qui la transforme en merveilles d'industrie, ce cerveau est surpris le lendemain de voir terminée et polie l'œuvre qu'il n'avait qu'ébauchée la veille[3]».

C'est d'après ce même procédé que Jarry laisse son protagoniste Sengle qui fait largement confiance en «sa partie subconsciente et créatrice de son esprit» (OC I, p. 770) produire de la littérature, voire des «chefs-d'œuvre» comme le narrateur ajoute avec un clin d'œil ironique vers des «professeurs de philosophie» dont, sans aucun doute, E. Régis et P. Chabaneix : «Sengle construisait ses littératures, curieusement et précisément équilibrées, par des sommeils d'une quinzaine de bonnes heures, après manger et boire; et éjaculait en une écriture de quelque méchante demi-heure le résultat. Lequel on pouvait anatomiser et atomiser indéfiniment, chaque molécule étant cristallisée selon le système de la masse, avec des hiérarchies vitalisantes, comme des cellules d'un corps. Des professeurs de philosophie chantent que cette similitude aux productions naturelles est du Chef-d'Œuvre.» (OC I, p. 793 sq.).

Sans parler du fait que la deuxième partie de la citation établit une relation intertextuelle avec «l'œuvre unique» qui y est comparée au «diamant de charbon» (OC I, p. 172) et nous fournit, par l'allusion aux professeurs de philosophie un bel exemple du «colin-maillard cérébral» (*ibid.*) de l'auteur avec son lecteur, l'idée de l'écriture telle d'abord un acte physiologique et automatique prononcée en même temps par Chabaneix et Jarry renvoie avant l'heure à «l'écriture automatique» des surréalistes.

2. Cf. S. Freud : *Die Traumdeutung.* (=Studienausgabe Bd. II). Frankfurt/M. 1975, p. 87.
3. P. Chabaneix, *op. cit.*, p. 12.

Les parallèles entre Chabaneix et Jarry sont beaucoup trop nombreux pour pouvoir ici tous les mentionner; on citera simplement encore l'explication de l'origine du «double» dans le rêve : «Certains cerveaux perdent à jamais les traces (i.e. de notre travail cérébral, R.E.), d'autres les retrouvent parfois, et d'autres enfin, doués ou plus souvent affligés d'une excitabilité spéciale, en sont encombrées; aux heures qui sont toutes de repos et d'inaction chez les autres, ces cerveaux imaginatifs font éclore sans fin des formes animées qu'ils combinent capricieusement. La personnalité du rêveur qui se souvient et joue au fantôme devient un fantôme elle-même. La subconscience est née[4]».

On se rappelle bien qu'au début du chapitre «Adelphisme et nostalgie» Sengle évoque son «double» sous la forme de son frère imaginaire Valens grâce à sa capacité de souvenance, tout en doutant de l'existence de ce «frère», le tenant pour un personnage de rêve qui se révèle être pour lui-même «son Soi disparu» (OC I, p. 835) : «Sengle n'était pas bien sûr que son frère Valens eût jamais existé. (...) C'est pourquoi il n'osa pas du tout écrire à Valens et crut qu'il avait rêvé.» (OC I, p. 767) Que Sengle (tout comme Jarry) soit un «cerveau imaginatif» dans le sens de Chabaneix n'est pas à contester; il en est de même au sujet du caractère-fantôme de «son prédécesseur Double» (OC I, p. 769) dans le roman sorti de son inconscient. À propos de «Toomai des Éléphants» Jarry parle explicitement de la naissance du double littéraire dans l'inconscient[5].

De telles réflexions ne montrent-elles pas qu'ici le psychologue et l'écrivain sont non seulement très proches l'un de l'autre, mais forment une synthèse au sein même de l'individu créateur qu'est Jarry?

Riewert Ehrich

4. *Id.*, p. 11.
5. Cf. A. Jarry : *La Chandelle verte.* Paris, 1969, p. 263.
OC I = A. Jarry : *Œuvres complètes,* I. Éd. M. Arrivé (Bibl. de la Pléiade). Paris, 1972.